

Cowboys and Aliens
I'm a poor, lonesome cowboy...
Cowboys and Aliens — États-Unis 2011, 118 minutes

Claire Valade

Number 274, September–October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64908ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2011). Review of [Cowboys and Aliens : i'm a poor, lonesome cowboy... / *Cowboys and Aliens* — États-Unis 2011, 118 minutes]. *Séquences*, (274), 53–53.

Cowboys and Aliens

I'm a poor, lonesome cowboy...

Prenez un titre accrocheur, jeu de mots sur les sonorités de « cowboys and Indiens », jeu de rôle classique auquel tous les enfants du monde se sont adonnés un jour ou l'autre. Se faisant, laissez planer la foule de possibilités alléchantes offertes par la juxtaposition des idées exprimées par les mots « cowboys » et « aliens » – l'ancien monde représenté par l'Ouest, le vrai, et le monde moderne représenté par des extraterrestres évolués. Ajoutez à cela la présence de deux icônes du cinéma des 50 dernières années – Indiana Jones et James Bond – par l'entremise de leurs alter ego, Harrison Ford et Daniel Craig (excellents) pour créer encore plus d'engouement. Complétez le tout par un réalisateur solide – John Favreau – qui a fait ses preuves dans le cinéma de genre grand public et vous obtenez le cocktail estival idéal.

Claire Valade

Prometteur sur papier, il faut avouer que *Cowboys and Aliens* aurait pu devenir un vrai désastre. Qu'en est-il donc ? Divertissement solide et honnête, le film aborde surtout son sujet avec un sérieux louable et surprenant (reflété par le jeu retenu des acteurs, tous fort crédibles), malgré l'absurdité de la prémisse et l'abondance d'effets spéciaux. Si ce traitement sobre du récit, inhabituel pour ce type de film, a laissé de glace nombre de critiques qui s'attendaient plutôt à un ton aussi excessif et cabotin que celui d'*Iron Man*, il nous semble au contraire qu'il s'agit d'un choix narratif solide et audacieux dans l'univers du gros machin hollywoodien.

Certes, *Cowboys and Aliens* n'est pas un chef-d'œuvre, mais le film ne prétend pas réinventer les genres abordés (western et science-fiction). Pourtant, tout en étant un vrai film à grand déploiement avec toutes les extravagances que cela comporte, il apparaît aussi, de façon absolument inattendue, comme une belle et étonnamment subtile allégorie tant sur ces genres que sur notre monde. Le film utilise nombre d'archétypes propres au western et à la science-fiction : le cowboy solitaire, le vieux colonel endurci par trop d'années de guerre civile, le tenancier de saloon pied tendre, la belle pionnière énigmatique au grand cœur, le fier chef Apache, les sanguinaires extraterrestres insectoïdes, les vaisseaux spatiaux d'allure brute, les paysages grandioses de l'Ouest américain, etc. Alors que plusieurs n'ont pas hésité à parler de clichés, nous voyons plutôt un respect des genres explorés par un bon scénario qui, sans être brillant, est à tout le moins intelligent. Bref, si le film n'offre pas vraiment de surprises, il utilise néanmoins tous les codes de ces genres avec justesse.

En effet, les personnages issus du western sont habilement modernisés par leur plongée involontaire dans un univers technologique qui les déstabilisent. Cette confrontation forcent ceux-ci à abandonner leurs préjugés habituels, véhiculés par la dure époque dont ils sont issus avec tout ce qu'elle comporte de misogynie, de racisme et d'inégalités sociales, et à adopter une vision sociale moderne du monde les portant à travailler ensemble pour survivre plutôt que les uns contre les autres. Sans être parfaitement original, il faut avouer que c'est tout de même un commentaire étonnamment nuancé pour un film de ce type.

Cowboys and Aliens propose aussi l'un des MacGuffin (cet élément moteur du scénario popularisé par Hitchcock, dont la nature est souvent abstraite) les plus pertinents des dernières années. Ici, il s'agit bien sûr de la présence des extraterrestres, élément à la fois déclencheur et catalyseur de toute l'action. Mais pourquoi sont-ils sur Terre ? Pour l'or, bien sûr ! Moins banal qu'il n'y paraît, ce choix cache une surprenante métaphore sur la propre emprise de l'humain sur la nature. Ces créatures d'un autre monde ne sont motivées ni par une noble cause (sauver leur planète d'un désastre), ni par un projet mégalomane (la conquête de l'univers), mais tout simplement par un besoin de matière première ou, qui sait, de monnaie d'échange. Peu importe, ce n'est jamais expliqué. Et ça n'a que peu d'importance. Ils cherchent de l'or, denrée rare de par l'univers, semble-t-il. Les atrocités que ces créatures font subir aux Terriens, toutes races confondues, dans leur ruée vers l'or fait écho à ce que tous les conquérants ont fait des terres identifiées comme étant fertiles en ressources naturelles enviées et de leurs populations, chercheurs d'or en tête mais aussi conquistadors, pétroliers et prospecteurs de tout acabit. Et c'est ce qui fait la beauté de ce MacGuffin : la raison ayant conduit les créatures à envahir la Terre reflète les propres espoirs et projets des pionniers d'Absolution. Une belle absurdité qui n'échappe pas aux personnages, incrédules face à ce miroir dressé devant leur propre conquête de l'Ouest.

■ États-Unis 2011, 118 minutes — Réal. : Jon Favreau — Scén. : Roberto Orci, Alex Kurtzman, Damon Lindelof, Mark Fergus, Hawk Ostby — Images : Matthew Libatique — Mont. : Dan Lebental, Jim May — Mus. : Harry Gregson-Williams — Son : David Farmer, Frank E. Euler, Mark Ulano — Dir. art. : Scott Chambliss — Cost. : Mary Zophres — Int. : Daniel Craig (Jake Lonergan), Harrison Ford (Dolarhyde), Olivia Wilde (Ella), Sam Rockwell (Doc), Adam Beach (Nat), Noah Ringer (Emmett), Paul Dano (Percy), Keith Carradine (Sheriff Taggart) — Prod. : Ron Howard et Brian Grazer, Damon Lindelof, Roberto Orci, Alex Kurtzman, Scott Mitchell Rosenberg — Dist. : Universal.

